10 : 04

Du même auteur

Au départ d'Atocha
Éditions de l'Olivier, 2014
Points n° 4409

BEN LERNER

10 : 04

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jakuta Alikavazovic

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Faber & Faber en 2014,
sous le titre : *10 : 04.*

ISBN 978.2.8236.0357.6

© Ben Lerner, 2014.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2016.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les hassidim racontent une histoire sur le monde à venir, qui dit : là-bas tout sera précisément comme ici. Telle qu'est notre chambre à présent, elle sera dans le monde à venir ; où notre bébé dort, il dormira également dans l'autre monde. Et les vêtements que nous portons ici, nous les porterons là-bas. Tout demeurera comme à présent, à peine modifié.

UN

La municipalité avait aménagé une voie aérienne abandonnée en promenade plantée que l'agent et moi longions vers le sud, le temps étant chaud pour la saison, après un dîner de fête scandaleusement hors de prix à Chelsea, durant lequel le chef avait, entre autres, littéralement massé à mort des bébés poulpes. Nous avions ingéré ces petites choses d'une tendreté incroyable, la première tête intacte que j'aie jamais consommée, celle qui plus est d'un animal qui décore sa tanière et se livre, a-t-on eu l'occasion d'observer, à des jeux élaborés. Nous marchions vers le sud, les rails hors d'usage luisaient faiblement, ici et là poussaient sumac et cotinus semés avec soin, et nous avons atteint la partie de la High Line où les planches, sciées, deviennent des marches en bois qui mènent plusieurs degrés sous la structure ; le niveau inférieur, équipé de fenêtres verticales donnant sur la Dixième Avenue, forme une sorte d'hémicycle où l'on peut s'asseoir et regarder la circulation. On s'est assis pour regarder la circulation et je plaisante et je ne plaisante pas quand je dis que j'ai eu l'intuition d'une intelligence étrangère, que je me suis senti soumis à une succession d'images, de sensations, de souvenirs et d'affects qui, à proprement parler, ne m'appartenaient pas : la capacité de percevoir la lumière polarisée ; un amalgame du goût et du toucher tandis que le sel pénétrait les ventouses ; une terreur localisée dans mes extrémités, court-circuitant entièrement le cerveau. Je racontais tout cela à voix

haute à l'agent, qui inspirait et expirait de la fumée, et nous riions.

Quelques mois plus tôt, l'agent m'avait envoyé un e-mail : elle me pensait susceptible de décrocher un à-valoir « solide, à six chiffres » sur la foi d'une nouvelle parue dans le *New Yorker* ; tout ce que j'avais à faire, c'était de m'engager à en faire un roman. J'ai réussi à esquisser une proposition sérieuse quoique imprécise et voilà que les grandes maisons d'édition new-yorkaises se l'arrachaient aux enchères et que nous mangions des céphalopodes dans ce qui serait bientôt la scène d'introduction.

– Comment comptez-vous développer l'histoire, au juste ? m'avait-elle demandé, le regard perdu au loin parce qu'elle calculait le pourboire.

– Je vais me projeter dans plusieurs avenirs possibles simultanément, aurais-je dû dire, un léger tremblement dans la main ; je m'appliquerai à passer de l'ironie à la sincérité dans une ville partie à vau-l'eau, tel un aspirant Whitman de cette grille urbaine vulnérable.

Un poulpe géant était peint au mur de la pièce où l'on m'avait envoyé en septembre dernier passer des examens – un poulpe, une étoile de mer et d'autres animaux aquatiques dotés d'un crâne et de branchies : c'était un service pédiatrique et la scène marine était censée calmer les enfants et les distraire des aiguilles ou des petits marteaux utilisés pour tester les réflexes. Je me trouvais là car, à l'âge de trente-trois ans, un médecin m'avait découvert par hasard une dilatation de l'aorte entièrement asymptomatique, susceptible de provoquer une rupture d'anévrisme, à surveiller de près et sans doute à opérer, l'explication la plus commune d'une telle malformation à mon âge étant le syndrome de Marfan, une maladie génétique du tissu conjonctif qui, en général, donne des individus aux membres longs et souples.

Un cardiologue m'avait conseillé cette évaluation : lors de la consultation j'avais fait valoir ma masse graisseuse excessive, l'envergure normale de mes bras, ainsi que ma taille à peine au-dessus de la moyenne, mais lui avait souligné en retour mes longs orteils si fins, mes phalanges légèrement hyperlaxes, et affirmé que je pouvais bien me situer dans le spectre. La plupart des marfanoïdes sont dépistés dans l'enfance, d'où le service de pédiatrie.

Si le diagnostic était positif, m'avait expliqué le cardiologue, le palier au-dessus duquel on opérait était moindre (le diamètre de la racine aortique devait atteindre 4,5 centimètres), c'est-à-dire que j'en étais à un cheveu (d'après l'IRM, j'étais à 4,2 centimètres), car la possibilité de ce qu'on appelle une « dissection », un déchirement de l'aorte presque toujours fatal, est plus élevée chez les marfanoïdes ; si je ne souffrais pas de ce trouble génétique, si mon aorte était jugée idiopathique, il faudrait sans doute m'opérer un jour ou l'autre, mais le palier était plus éloigné (5 centimètres) et le mal pouvait progresser bien plus lentement. Quoi qu'il en soit, je devais à présent vivre avec ce poids : il y avait un risque non négligeable que la plus grosse artère de mon corps lâche à tout moment – événement que je visualisais, de façon erronée, tel un tuyau d'arrosage fouettant l'air, aspergeant mon système sanguin de sang ; avant même que je touche le sol, mon regard se fait distant comme si, etc.

Donc j'étais là, à l'hôpital de Mount Sinai, sous l'eau, sur une chaise en plastique rouge conçue pour un enfant de maternelle, chaise qui eut pour effet immédiat de me faire prendre conscience de ma gaucherie, dégingandé que j'étais dans ma blouse en papier, confirmant ainsi la maladie avant même l'arrivée de l'équipe chargée de m'évaluer. Alex, qui m'avait accompagné pour, comme elle disait, me soutenir moralement – bien que son soutien fût en fait d'ordre pratique, vu que j'étais bien incapable

de garder, en sortant d'une consultation, le moindre souvenir de ce qui s'y était dit, y compris les informations les plus simples – attendait en face de moi dans la seule chaise pour adulte de la salle, à l'évidence placée là pour accueillir un parent, un carnet de notes ouvert sur les genoux.

J'avais été prévenu que l'examen serait mené par un trio de médecins qui se retirerait pour délibérer et me ferait part de son opinion, que je voyais comme un verdict, mais je n'avais pas prévu deux choses concernant les praticiennes au sourire éclatant qui venaient d'entrer : elles étaient belles et plus jeunes que moi. Heureusement qu'Alex était présente car elle ne m'aurait pas cru si je lui avais dit que les médecins – toutes originaires du sous-continent asiatique – étaient idéalement proportionnées sous leurs blouses blanches, que leurs traits étaient parfaitement symétriques, que leurs visages aux pommettes hautes, sans doute grâce à l'habile application d'ombres et de gloss, rayonnaient d'une santé si éclatante qu'elle semblait parodique, teint vieil or même sous la lumière d'hôpital. J'ai regardé Alex, qui m'a répondu d'un haussement de sourcils.

Elles m'ont demandé de me lever et ont entrepris de noter la longueur de mes bras, mon tour de poitrine, la courbure de ma colonne vertébrale et celle de ma plante de pied, à prendre tant de mesures, suivant un programme nosologique auquel je ne comprenais rien, que j'ai eu l'impression que mes membres s'étaient multipliés. Leur jeunesse constituait malheureusement le seuil au-delà duquel la science médicale n'était plus à même de se pencher sur mon corps avec un paternalisme bienveillant, car, à présent, ces médecins verraient dans ma chair pathologisée leur propre déclin à venir, plutôt que leur immaturité passée. Et pourtant, dans cette pièce aménagée pour les petits, j'étais infantilisé de conserve par ces trois femmes étonnamment séduisantes, qui n'avaient pas trente ans, tandis que, perchée

sur sa chaise à une distance plus que littérale, Alex suivait la scène non sans compassion.

Il peut goûter ce qu'il touche, mais sa proprioception laisse à désirer, le cerveau échoue à déterminer la position du corps dans le courant, en particulier au niveau de mes bras, et le fait que la souplesse l'emporte sur les stimuli proprioceptifs signifie qu'il manque de stéréognosie, qui est la capacité à se former une image mentale de la forme globale de ce que je touche : il détecte les variations locales de texture mais ne peut intégrer ces informations dans une scène d'ensemble, ainsi il lui est impossible de lire cette fiction réaliste que le monde paraît être. Ce que je veux dire c'est que mes membres en venaient à prendre une terrible autonomie neurologique, spatiale mais aussi temporelle, mon avenir s'effondrant sur moi à chaque contraction qui étendait, de manière infinitésimale, le tubage trop souple de mon cœur. Moi inclus, j'étais plus vieux et plus jeune que tous les gens dans la pièce.

Son soutien était moral et pratique mais aussi intéressé car Alex, peu de temps auparavant, avait suggéré une fécondation avec mon sperme. Non, comme elle l'expliqua sur-le-champ tant bien que mal, *in copula*, mais par insémination intra-utérine parce que, je cite, « ce serait trop bizarre de te baiser ». Le sujet fut abordé au Metropolitan Museum où nous allions souvent l'après-midi, en semaine, vu qu'Alex était sans emploi et moi, écrivain.

Nous nous étions rencontrés à la fac, moi en première année, elle en dernière, dans un cours ennuyeux sur les grands classiques, et on avait tout de suite éprouvé une sympathie mutuelle, mais nous n'étions devenus meilleurs amis qu'en nous retrouvant quasiment voisins à Brooklyn, où j'ai emménagé quelques années après mes études – nous avions pris l'habitude de nous

promener ensemble ; dans Prospect Park, quand les derniers rayons de lumière disparaissaient dans les tilleuls ; depuis notre quartier de Boerum Hill jusqu'à Sunset Park, où des cerfs-volants aux ailes souples voletaient à l'heure bleue ; de nuit, le long de la promenade, les intensités menaçantes de Manhattan scintillant de l'autre côté de l'étendue d'eau sombre. Six années de balades sur une planète en proie au réchauffement, même si nous ne faisions pas que marcher, avaient fait d'Alex une présence consubstantielle à mes sensations de déplacement dans la ville, et il me semblait qu'elle était à mes côtés même quand elle n'y était pas ; quand je traversais un pont en silence, j'avais souvent l'impression que, ce silence, je le partageais avec elle, même si elle était montée voir ses parents dans le nord de l'État ou qu'elle se trouvait en compagnie d'un petit ami, que je ne manquais pas de détester – pour cela, on pouvait compter sur moi.

Peut-être a-t-elle abordé le sujet au musée plutôt que devant un café ou assimilé parce que, dans les salles, comme durant nos balades, nos regards étaient parallèles, dirigés droit sur un tableau et non l'un vers l'autre, et c'était là le cadre de nos échanges les plus intimes ; nous échangions nos points de vue en co-construisant la vue que nous avions littéralement sous le nez. Nos yeux ne s'évitaient pas, j'admirais la couleur ciel couvert des siens, leur épithélium sombre, leur stroma clair, mais nous avions tendance à nous taire quand ils se croisaient. Ce qui signifie que nous déjeunions en silence, ou en discutant de tout et de rien ; il me faudrait attendre le trajet retour pour apprendre le diagnostic, sa mère en stade terminal. Peut-être nous avez-vous vus sur Atlantic Avenue, elle, les joues ruisselant de larmes, moi l'enlaçant, mais chacun regardant droit devant soi ; ou peut-être m'avez-vous aperçu durant l'un de mes propres épisodes lacrymaux, de plus en plus fréquents, et elle me consolant sans

pour autant que nous nous arrêtions sur le pont de Brooklyn, pas tant *en couple* que *conjoints*.

Ce jour-là nous étions devant la *Jeanne d'Arc* de Jules Bastien-Lepage – Alex lui ressemble un peu, dans cette version – et elle a dit, de but en blanc : « J'ai trente-six ans et je suis célibataire. » (Dieu merci, elle avait quitté le dernier type en date, un avocat du travail divorcé, frisant la cinquantaine, parfois employé par le dispensaire qu'elle codirigeait avant qu'il ne fasse faillite. Deux verres de vin et il se mettait invariablement à régaler quiconque voulait bien l'écouter d'histoires sur son job humanitaire, si vague que c'en était louche, au Guatemala ; trois verres, et l'avocat embrayait sur son ex-épouse, sexuellement refoulée et frigide à tout point de vue ; quatre ou cinq, et il entremêlait ces deux fils pourtant sans commune mesure, de sorte que le génocide et l'expression de sa frustration sexuelle étaient mis sur un pied d'égalité implicite dans son discours pâteux. Quand j'étais là, je m'assurais toujours que son verre était bien plein, précipitant ainsi l'issue de cette relation.)

– Il ne s'est pas passé un seul jour, ces six dernières années, où je n'ai souhaité avoir un enfant. Oui, je suis clichée à ce point. Je veux que ma mère voie mon enfant. J'ai soixante-quinze semaines d'indemnités chômage et de couverture sociale, quelques petites économies, et même si je sais que, dans ces conditions, je devrais avoir plus peur que jamais de me reproduire, ce que je ressens, en fait, c'est qu'il n'y aura jamais de bon moment, que je ne peux pas me permettre d'attendre que mon rythme personnel s'aligne sur mon contexte professionnel. Tu es mon meilleur ami. Tu ne peux pas vivre sans moi. Et si tu faisais un don de sperme ? On verra au fur et à mesure quel sera ton degré d'investissement dans tout ça. Je sais que c'est fou et j'aimerais que tu dises oui.

Trois anges transparents flottent dans l'angle supérieur gauche du tableau. Ils viennent d'ordonner à Jeanne, assise devant un



La présence du futur



L'absence du futur

métier à tisser dans le jardin de ses parents, de sauver la France. L'un des anges tient sa tête dans ses mains. C'est comme si Jeanne trébuchait vers le spectateur, le bras gauche tendu, cherchant peut-être un appui, en pâmoison d'avoir entendu l'appel de Dieu. Au lieu de saisir une branche ou des feuilles, sa main, soigneusement placée dans le champ de vision de l'un des anges, semble se dissoudre. Le cartel du musée dit qu'on reprocha à Bastien-Lepage d'avoir échoué à réconcilier l'essence éthérée des anges et le réalisme du corps de la future sainte, mais cet « échec » est ce qui en fait l'un de mes tableaux favoris. C'est comme si la tension entre les mondes métaphysique et physique, entre deux ordres temporels, avait causé un bug dans la matrice picturale ; le second plan avale ses doigts. En le contemplant cet après-midi-là avec Alex, m'est revenue en mémoire la photographie que Marty garde sur lui dans *Retour vers le futur*, un film clé de ma jeunesse : comme ses voyages dans le temps perturbent la préhistoire familiale, Marty et ses frères et sœurs se mettent à pâlir et disparaître du cliché. Si ce n'est que, ici, c'est une présence, non une absence, qui ronge sa main : elle est tirée vers l'avenir.

Nous co-construisions un diorama dans une boîte à chaussures pour accompagner le livre que Roberto et moi avions prévu d'autoéditer concernant la méprise scientifique dont était victime le brontosaure : au dix-neuvième siècle, un paléontologue avait placé un crâne de camarasaure sur un squelette d'apatosaure, persuadé d'avoir découvert une nouvelle espèce, de sorte que l'un des deux dinosaures emblématiques de ma jeunesse n'a en réalité jamais existé ; et cette révision, tout comme la relégation de la planète Pluton au statut de plutoïde, a rétrospectivement porté un coup sévère à la vision du monde qui fut la mienne enfant, à ma perception ressouvenue de l'espace galactique comme du temps géologique.

10 : 04

Roberto, huit ans, était dans la classe de CE2 de mon ami Aaron à l'école bilingue de Sunset Park. J'avais demandé à ce dernier si je pouvais aider l'un de ses élèves d'une façon ou d'une autre, tout en révisant un peu mon espagnol. Roberto était intelligent, sociable, mais encore plus sensible à la moindre distraction que les autres enfants, et Aaron pensait que nous consacrer ensemble à une série de projets extrascolaires pourrait, sinon le plonger dans des états de concentration profonde, du moins lui en donner un aperçu. J'étais dans l'école sans autorisation officielle, même si Aaron avait demandé à la mère de Roberto – en soulignant que j'étais un écrivain publié – si elle avait quelque chose contre le projet et non, elle n'avait rien à y redire.

Durant notre première session, Roberto avait fait une allergie aux fruits à coque présents dans les barres de céréales que j'avais apportées sans prévenir Aaron, et comme le petit, cramoisi, n'arrivait plus à respirer, sans pour autant perdre le sourire, j'avais été pris d'une terreur animale ; je m'imaginais avoir à lui ouvrir la trachée d'un coup de stylo. Par chance, Aaron était rentré d'un rendez-vous dans une salle attenante et avait réussi à me calmer : l'allergie de Roberto était légère, la crise passerait vite, à l'avenir il faudrait faire attention – il ignorait que j'avais prévu un goûter. La troisième ou quatrième semaine, alors qu'Aaron était de nouveau sorti, Roberto, sans prévenir, s'est rebiffé, déclarant qu'il allait retrouver ses copains et que, n'étant pas son instit, je ne pouvais pas l'en empêcher. Il s'était rué dans le couloir et je lui avais emboîté le pas, les joues en feu, brûlant d'une honte qui, auprès d'un témoin adulte de la scène aurait pu passer, avais-je craint, pour une forme de lubricité. J'avais fini par retrouver sa trace dans le coin du gymnase où se tenait la cafétéria, parmi un petit cercle d'élèves penchés sur la carcasse absolument gargantuesque d'une blatte, et j'avais

réussi à ramener Roberto en classe contre la promesse de le laisser jouer avec mon iPhone.

À présent, cela faisait trois mois que je faisais le tuteur, et nous étions devenus bons amis : pour le goûter, j'apportais des fruits frais qu'il ne touchait jamais et, à la demande d'Aaron, la mère du petit lui avait déconseillé toute velléité de désobéissance à mon égard. Dans le contrecoup immédiat du diagnostic, quand, toutes les quelques minutes, j'étais persuadé que j'étais en train de disséquer, les moments passés à cajoler Roberto pour le convaincre de se concentrer sur les mythes du kraken ou des restes récemment découverts de requin préhistorique furent les seuls où j'ai réussi à ne pas penser au renflement peut-être fatal de mon sinus de Valsalva.

Ainsi, quelques jours à peine après l'évaluation Marfan, me suis-je de nouveau retrouvé dans une chaise pour enfant, à découper, armé d'une paire de ces ciseaux si malcommodes d'école élémentaire, divers dinosaures trouvés sur Internet et imprimés sur du carton coloré : autant de proies ou de partenaires pour l'apatosaure du diorama, en faisant sûrement fi de la chronologie, car nous n'avions pas la patience de déterminer quels dinosaures correspondaient à quelle période géologique, lorsque Roberto est revenu à un sujet qui hantait ses rêves depuis qu'il avait vu une émission, sur Discovery Channel, à propos de la deuxième période glaciaire.

– Quand les gratte-ciel gèleront, ils vont s'effondrer comme le 11-Septembre et écrabouiller tout le monde, déclara-t-il, comme toujours plein d'entrain, quoique plus bas que d'habitude. Roberto modulait le volume plutôt que le ton de sa voix pour communiquer sérieux et émotion.

– Peut-être que si ça se refroidissait vraiment, les scientifiques trouveraient un nouveau système de chauffage pour les immeubles, répondis-je.

– Mais le réchauffement climatique, fit-il, avec un sourire qui dévoilait le trou où pousserait une incisive définitive, mais en chuchotant presque – indice de peur sincère.

– Je ne pense pas qu'il y aura une nouvelle glaciation, mentis-je en découpant un nouveau spécimen d'une espèce disparue.

– Tu ne crois pas au réchauffement climatique ?

J'ai marqué un temps.

– Je ne crois pas que les immeubles vont nous écrabouiller. Tu en as encore rêvé ?

– Dans mon cauchemar, ce qui se passe, c'est que Joseph Kony essaie de m'attraper, et…

– Joseph Kony ?

– Le méchant, en Afrique, qu'on voit dans le film.

– Qu'est-ce que tu sais de Joseph Kony ?

– J'ai vu une vidéo YouTube sur lui et sur tous les gens qu'il tue en Afrique.

– Pourquoi Joseph Kony viendrait à Brooklyn ? Quel rapport avec le réchauffement climatique ?

– Ce qui se passe dans mon cauchemar c'est que les immeubles gèlent tous après le réchauffement qui amène la glaciation et les prisons se cassent à cause du froid et tous les tueurs s'échappent et essaient de nous attraper et Joseph Kony essaie de nous attraper et on doit s'enfuir au San Salvador mais ils ont des hélicoptères et ils voient de nuit et, de toute façon, on n'a pas de *papeles* alors on ne peut aller nulle part.

Il a interrompu son découpage et posé le menton, puis le front, sur la table.

Cette sensation de plus en plus fréquente et vertigineuse, comme une agnosie passagère mais totale, où l'objet que je tiens, ce jour-là une paire de ciseaux verts pour enfant, cesse d'être un outil familier pour devenir un artéfact étranger, qui aliène la main elle-même – symptôme lié à l'intuition d'un effondrement

spatial et temporel ou, paradoxalement, au sentiment écrasant d'une intégration soudaine, comme l'irruption via YouTube d'un mercenaire ougandais dans le rêve brooklynien d'un petit Salvadorien sans papiers, qui rêve d'un avenir dévasté par des changements climatiques terribles et d'un système juridique impérial qui le condamne à rester apatride ; Roberto, comme moi, voyait la mondialisation sous l'angle apocalyptique.

Je lui ai dit de me regarder puis lui ai fait, en deux langues, la seule promesse à ma portée : il n'avait rien à craindre de Joseph Kony.

J'ai confié Roberto à sa mère, Anita, devant l'école, après lui avoir demandé la permission d'acheter des *churros* à une femme aux cheveux argentés drapée dans une couverture rouge vif, l'une des nombreuses vendeuses ambulantes qui apparaissaient à la sortie des classes ou de l'étude, vendant des *churros* par tous les temps et des *helados* quand il faisait chaud, assaillies par de beaux enfants ; davantage d'éclat, de texture, d'échange intergénérationnel dans ces brèves rencontres que dans toute mon enfance à Topeka ; je n'ai pas entamé, comme d'habitude, la longue marche pour rentrer chez moi ; à la place je suis retourné dans le bâtiment, mû par une force subtile. L'école s'était vite vidée ; à l'exception d'un garde et d'un vigile obèse morbide avec qui j'avais coutume d'échanger un signe de tête, les seuls occupants étaient désormais quelques instituteurs retranchés dans leurs salles de classe, qui collaient des gommettes en forme d'étoile, préparaient les leçons ou changeaient les copeaux de cèdre tapissant le fond des cages métalliques ; des présences que je sentais en remontant les couloirs et laissant courir ma main sur les dessins automnaux sur carton coloré : cimes d'arbre crayonnées aux teintes changeantes, cornes d'abondance, dindes dont le corps était formé par des extrémités à plusieurs doigts.

10 : 04

Me comprenez-vous si je vous dis qu'en arrivant à l'étage pour jeter mon papier gras, j'étais de retour à l'école élémentaire Randolph, j'avais sept ans, les murs étaient ornés de lettres à Christa McAuliffe écrites à la main dans des cursives trop appuyées afin de lui souhaiter bonne chance durant la mission *Challenger*, qui aurait lieu dans quelques mois ? J'entre dans la classe de Mrs Greiner, je trouve ma place, la chaise est désormais à la bonne taille, Pluton flotte parmi les planètes en polystyrène du mobile suspendu au plafond. Mes parents sont à la clinique Menninger ; la classe de mon grand frère est pile au-dessus de la mienne ; Joseph Kony vient tout juste de faire parler de lui en prenant la tête d'une force prémillénariste ; mon aorte est peut-être bien proportionnée, ou pas ; le radiateur grésille dans un coin parce que, dans le passé, il fait souvent froid en novembre. La classe n'est pas vide, mais les présences sont vacillantes : Daniel apparaît au bureau près du mien, Daniel dont les bras sont toujours un patchwork de pansements Snoopy et de petits hématomes, qui va se retrouver aux urgences au printemps car il a inhalé – sur un défi que j'ai lancé – un bonbon par le nez, désormais coincé à une hauteur dangereuse, qui, au collège, sera le premier de la bande à fumer mais qui, à cette époque, est connu pour ingérer subrepticement des paquets de sucre Domino. C'est triste de construire un diorama de l'avenir avec un petit garçon dont on sait qu'il finira par se pendre, pour un certain nombre de raisons, dans le sous-sol de ses parents à dix-neuf ans, mais c'est ce qu'on nous a dit de faire. Mrs Greiner est debout non loin pour voir comment ça avance, le parfum de synthèse de son lait pour le corps à la noix de coco se mélange à celui de la colle à base de latex. C'est à moi de réaliser la figurine de Daniel et inversement, mais on co-construira le vaisseau spatial, pour le laisser pendouiller d'une ficelle telle une proposition mal fichue, en désintégration perpétuelle.



Nous tirant vers le futur

Et je souhaite dire quelques mots aux écoliers américains qui ont vu le décollage de la navette en direct. Je sais que c'est dur à comprendre, mais, parfois, des choses douloureuses arrivent et celle-ci en est une. Cela fait partie du processus d'exploration et de découverte. Cela fait partie du pari que nous faisons, que nous devons faire pour élargir l'horizon de l'humanité. L'avenir n'appartient pas aux timorés ; il appartient aux braves. L'équipe de Challenger *nous tirait vers le futur, et nous continuerons à la suivre.*

Un système cyclonique de taille peu commune, au cœur d'air chaud, approchait de New York. Le maire prit des mesures inédites : il fit diviser la ville en zones, décréta l'évacuation de celles jugées inondables et annonça que les métros seraient fermés avant que la tempête touche les terres ; dans certaines parties du sud de Manhattan, l'électricité pourrait être coupée à titre préventif. On émit l'hypothèse que le maire, critiqué

pour son manque de réactivité lors de la tempête de neige du siècle, l'hiver dernier, faisait exprès d'exagérer, de se préparer au pire à outrance, mais son ton aux conférences de presse qui se multipliaient ne trahissait pas tant une autorité austère qu'une inquiétude authentique, comme s'il s'incluait au nombre de ceux qu'il implorait de garder leur calme.

Portée par un bon million d'interfaces d'information, mobiles pour la plupart, la conscience de la tempête s'est infiltrée en ville, pénétrant l'architecture et les gros passereaux, modifiant le cours de la circulation et les « sycomores améliorés », ainsi nommés car il s'agit d'un croisement d'espèces adapté à la vie urbaine : je veux dire que la ville devenait un organisme, se constituait en rapport à une menace visible de l'espace, un monstre marin vu du ciel, autour de l'œil unique duquel se déployaient des rubans de pluie tentaculaires. Une myriade d'applis le suivaient, étudiaient le doppler dont le code couleur faisait ressortir l'intensité des précipitations – grâce à cette même technologie, on avait mesuré la vitesse de mon flux sanguin dans mes artères.

Chaque conversation surprise dans une file d'attente, dans la rue ou le métro tournait désormais autour du même sujet, une discussion commune à laquelle il devint très facile de prendre part, au mépris des conventions qui cloisonnaient l'espace social ; sur la ligne N qui m'emmenait au Whole Foods d'Union Square, je me suis surpris à échanger des prédictions sur l'onde de tempête avec un hassid et une infirmière antillaise en blouse violette. À l'arrêt de Canal Street nous a rejoints une adolescente dont le corps semblait plus petit que l'étui de violoncelle qu'elle portait sur le dos. Elle nous a expliqué que toute cette hystérie apocalyptique avait pour seul but d'évacuer le sud de Manhattan, afin que la police ait tout loisir de placer des micros et autres mouchards dans chaque appartement. On s'est tus